

JARDIN D'ÉTÉ
de Kazumi Yumoto

L'excellente réception en 2025 du film *Jardin d'été* (*Friends*, 1994), de Shinji Sômai a rendu vie au roman dont le réalisateur japonais s'est inspiré. Remarqué pour ses mises en scène de l'adolescence (*Typhoon Club*), il s'est emparé du *Jardin d'été* de Kazumi Yumoto publié par l'École des loisirs en 2004 sous le titre *Les Amis*, un roman de 1992 aussi intemporel que *La Guerre des boutons* de Pergaud (1912), *L'Enfant et la rivière* d'Henri Bosco (1945) ou *L'Âge d'or* de Kenneth Grahame (1895).

Pour ceux qui n'auraient pas vu le film, l'histoire est aussi simple que touchante : trois adolescents de Kobe, interloqués par la mort de la grand-mère de l'un, s'aperçoivent qu'une maison décrépite de leur quartier recèle un vieil homme isolé, probablement en âge de passer l'arme à gauche. Très préoccupés par la mort, alors qu'ils sont en passe de grandir, ils espionnent le vieillard en espérant le voir mourir, mais celui-ci finit par s'apercevoir de leur manège peu subtil lorsqu'ils décident de débarrasser leur poste d'observation de ses sacs-poubelle entassés qui perturbent leur odorat : « *Le vieux est là, devant moi, en caleçon long et maillot de corps fripé. C'est la première fois que je le vois de si près. Son visage a la forme d'une grosse fève percée de deux petits yeux noirs dont le roulement incessant contraste avec la sévérité de sa voix.* » Après avoir tenté d'éviter leur surveillance, il finit par amadouer ces trois bons gosses confrontés aux questions de leur âge. Profitant de leur empathie, renouant lui-même avec une altérité qu'il avait oubliée depuis la guerre traumatique, le vieux entreprend de leur faire remettre son jardin, sa maison et surtout sa vie dans un état plus pimpant.

Honoré de plusieurs prix littéraires, ce roman est le type des œuvres-baume dont les créateurs japonais savent montrer l'importance du lien entre les générations, avec un peu de cette brutalité qui se transforme en douceur, si ce n'est en tendresse.

Éric Dussert

Traduit du japonais par Jean-Christian Bouvier, Le Typhon, 300 pages, 20 €

Sissie la Noire en Europe blanche

COMMENT PEUT-ON ÊTRE GHANÉENNE DANS LES ANNÉES 1970 ? UN ROMAN ÉMANCIPATEUR D'AMA ATA AIDOO.

Il aura fallu presque cinquante ans pour que ce roman de la littérature africaine anglophone soit enfin traduit en français et que le nom de la Ghanéenne Ama Ata Aidoo parvienne à nos oreilles. Cette professeure d'université, défenseuse de la cause des femmes, laisse derrière elle des écrits peu nombreux mais marquants, allant du théâtre à la poésie, du roman au livre jeunesse. Saluée à sa mort, en 2023, à l'âge de 81 ans, comme une « *écrivaine exceptionnelle* » par le chef de l'État, Ama Ata Aidoo – qui fut ministre de l'éducation au début des années 1980 – eut droit à des funérailles nationales, tandis que son nom était donné au Centre pour l'écriture créative d'Accra, premier établissement de ce type en Afrique de l'Ouest.

Notre Sœur Rabat-Joie, son roman le plus connu, raconte le séjour en Europe d'une étudiante ghanéenne : Sissie, la narratrice, n'a pas sa langue dans sa poche et son ironie cinglante n'épargne ni les autochtones, notamment la gentille Marija, une mère de famille un peu perdue, ni ses pairs africains en diaspora, qui rechignent, une fois leurs diplômes obtenus, à rentrer « *au pays* ».

Composé de quatre grands chapitres, ce livre-monologue tient du roman autant que du récit oral et mêle avec aisance la prose et le vers libre : cette écriture atypique, audacieuse, fait de *Notre Sœur Rabat-Joie* un moment rare... et finalement joyeux et émancipateur. Voilà pour la forme. Quant au fond : du fait de son « mauvais esprit » – c'est-à-dire un esprit critique, affirmé haut et fort –, Sissie, alias Rabat-Joie, rompt avec les stéréotypes de la femme noire. Elle ne rentre pas dans les cases que la société (et la littérature) lui assignent. Pas plus la société allemande (puis anglaise), qui peinent à voir dans les Africains des égaux, que la société ghanéenne (ou nigériane), qui renâcle à faire des femmes les égales des hommes.

Publié en 1977, en Angleterre, *Notre Sœur Rabat-Joie*, variante afroféministe du

Comment peut-on être persan ? de Montesquieu, porte les marques de son époque – et de la classe sociale de son autrice/narratrice. La vision des Allemands qui ont « *tous la couleur du cochon mariné* » ou la manière, plutôt méprisante, dont est décrite Marija (dont on ne sait rien, sinon qu'elle n'est pas riche et parle l'allemand façon... petit nègre, genre « *Fous fenez d'où ?* ») ont le mérite de la franchise. De même, en plus réjouissant, ce fantasme de Sissie qui, « *dans son imaginaire* », se voit comme « *un de ces jeunes hommes noirs qui ont une liaison avec une jeune Blanche en Europe* ».

Tout cela – les fantasmes sexuels, le mépris de classe, le dégoût xénophobe – n'a rien de nouveau ni d'exceptionnel. Mais le dire et l'écrire à la fin des années 1970 est, en revanche, plutôt gonflé et courageux. De même, la cruelle description de ses « frères » africains, que Sissie interpelle sans complaisance, rappelle la liberté de ton, vraie en Afrique comme ailleurs, qui fut la marque de nombre d'écrivains.es, à la fin du XX^e siècle. À l'instar d'un Célestin Monga et de son désopilant *Un bantou à Djibouti* (Silex, 1990) ou d'un Ken Saro-Wiwa et son terrible *Sozoboy* (Sarus international publishers, 1985). Le sous-titre du roman d'Ama Ata Aidoo, « *Méditations obliques d'une Noire* », dit à sa façon cette soif de liberté.

Mal reçu par les critiques africains, au moment de sa publication, *Notre Sœur Rabat-Joie* est devenu au fil du temps « *un des textes fondamentaux de la littérature post-coloniale et féministe africaine* », souligne, dans une note en préface, la maison d'édition Rôt-Bò-Krik.

Un paradoxe, qui aurait sans doute fait sourire l'insolente Ama Ata Aidoo.

Catherine Simon

Notre Sœur Rabat-Joie, d'Ama Ata Aidoo
Traduit de l'anglais (Ghana) par Patricia Houéfa Grange et Guillaume Cingal,
éditions Rôt-Bò-Krik, 224 pages, 15 €